

Discussion sur le texte de Gilles Routhier

Existe-t-il un équilibre entre Église et société au Québec ?

Fernand Dumont :

Gilles Routhier se demande s'il n'existe pas des périodes où il y aurait une espèce de jeu d'équilibre entre l'État et l'Église, un arrangement quelconque. Il se créerait ensuite une espèce de déséquilibre et puis on pourrait espérer un nouvel équilibre. Je caricature peut-être, mais cette notion d'équilibre me paraît pour le moins mystérieuse. Il faudrait distinguer différents plans. Dans les années 1870 et par la suite, il y a effectivement un accord, on serait tenté de dire un équilibre, entre les politiciens et les évêques. Ainsi, Mgr Taschereau est nommé cardinal sur une intervention du pouvoir colonial britannique auprès du Vatican. Ironiquement dans ce cas, la collaboration entre le colonisateur et le colonisé se fait de façon tout à fait spontanée. Manifestement sur le plan de l'accord des politiciens et du clergé, l'entente a été parfaite, avec d'ailleurs un sous-bassement qu'il faudrait explorer. Une grande partie des politiciens, pendant tout ce temps et comme par hasard, sont des incroyants, y compris le premier ministre du Québec, Sir Lomer Gouin. Il a régné pendant 10 ans, en pleine chrétienté et on sait maintenant qu'il était incroyant. Alors de ce point de vue il y a un équilibre, mais qui repose sur quoi ? Voilà la question essentielle.

Sur un deuxième plan, celui de l'encadrement pastoral, les choses se compliquent. Contrairement à la thèse de Lucia Ferretti qui a choisi un milieu extrêmement favorable (une paroisse de Montréal encadrée par une communauté religieuse), l'adaptation au schéma en milieu urbain est difficile. De plus, je ferais l'hypothèse

que la civilisation paroissiale a digéré les mouvements d'action catholique, à l'exception de la Jeunesse ouvrière catholique (JOC). Les curés ont « avalé » dans l'ancien système une action catholique qui, en fait, visait de tout autre objectif. Cette situation s'explique en grande partie par le caractère importé de l'action catholique, des coopératives. L'importation des modèles ecclésiastiques sur tous les plans est un facteur très important. La semence n'a pas pris parce qu'on a copié plutôt qu'inventé.

Cette subordination, je dirais cette colonisation de l'Église est un facteur extrêmement important. Sur le plan culturel, par exemple, on doit tenir compte de l'influence des États-Unis. Un grand nombre de Québécois ont émigré aux États-Unis et puis sont revenus. Mon grand-père a été gardien de nuit à Boston pendant une douzaine d'années, ma mère est allée à l'école primaire à Cambridge, mais elle ne s'est pas rendue jusqu'à Harvard malheureusement. Ces gens-là ont ramené ici non seulement des anglicismes, mais aussi des traits culturels.

Importation culturelle des États-Unis

Yves Roby :

On a tendance à oublier que le Québec a une population de 1 500 000 personnes au début du XX^e siècle. Des centaines de Québécois, qui ont passé des mois, des années parfois, aux États-Unis, reviennent s'installer définitivement, et ceux qui y vivent de façon permanente reviennent chaque année ou tous les deux ans. Ajoutez à cela que des centaines de prêtres – on parle de 800 à 900 prêtres – quittent le Québec pour aller desservir les paroisses franco-américaines. En 1900, vous avez 3 000 religieux originaires du Québec qui travaillent en Nouvelle-Angleterre et qui vont revenir au Québec et ils y reviennent annuellement pour leur retraite, voir leurs amis, leurs parents... Ces chrétiens ordinaires, ces prêtres, ces religieux sont-ils des agents de transformation ou des agents de conservation ? La réponse n'est pas très claire. Je dirais que les chrétiens ordinaires sont peut-être davantage des agents de transformation. Mais les curés qui reviennent dans leurs collèges, les

religieuses qui ont vu, comme disait une d'entre elles, « le Mal dans la ville américaine », que laissent-ils comme témoignage au Québec, quel en est l'impact ? On en sait peu de chose, mais je crois qu'il y a là une piste très importante de recherche.

La restructuration des rapports entre l'Église et la société québécoise au XX^e siècle

Jean-Paul Rouleau :

À mon sens, la restructuration a été purement stratégique. Il n'y a pas eu beaucoup de restructuration du côté des contenus marquant une prise en compte des valeurs. Ce que j'entends par restructuration stratégique se réfère à une double stratégie. Premièrement une stratégie d'opposition, j'y range, entre autres, toutes les grandes campagnes de moralité, contre le blasphème par exemple. Deuxièmement, une stratégie de constitution d'organisations parallèles, pensons au syndicalisme catholique, aux coopératives qui étaient confessionnelles. L'Église a bien sûr bougé devant les transformations sociales, mais elle a construit sur des modèles empruntés. Le syndicalisme venait des États-Unis et les coopératives d'Allemagne et d'Angleterre. On a reconstitué, en les adaptant certes, des institutions qui permettaient de poursuivre la promotion de la même idéologie et des mêmes valeurs. Voilà pourquoi toute cette stratégie s'est effondrée quand la modernité s'est répandue avec des moyens techniques plus élaborés. Jusque dans les années 1950 et 1960, c'est à son corps défendant que l'Église accepte la modernité.



Raymond Lemieux :

Gilles Routhier a évoqué des situations où la civilisation paroissiale était capable d'un certain nombre de mobilisations de base, et ceci, même jusque dans les années 1970, où le mouvement charismatique a été littéralement « avalé ». En conséquence de cette manducation, ces mouvements ont perdu leur nature mobilisatrice ou

même leur identité. Bien sûr, les rapports que les institutions entretiennent avec eux les transforment. Toutefois l'institution est, jusqu'à un certain point, « colonisée », convertie. Or, l'institution convertie n'est déjà plus l'institution qui avalait. Elle est elle-même extraordinairement transformée puisqu'elle ne peut plus encadrer une réalité sociale, définir ce qui est à l'intérieur et ce qui est à l'extérieur. Alors, elle doit elle-même se convertir à des projets dans la modernité ou même en élaborer, ce qui lui cause évidemment des crises de conscience profondes.